

Quel avenir pour les réfugiés pandits ?

Pauline Garaude

Journaliste indépendante, elle vit à Delhi. Elle est spécialisée sur l'Inde et l'Asie du Sud. Son livre sur l'Inde aux Editions La Découverte sortira en France en octobre 2007

Elite intellectuelle et spirituelle des hindous, les pandits, originaires du Cachemire, ont été dès 1989 la première cible d'activistes musulmans. Victimes d'épuration ethnique, leurs maisons et temples brûlés... plus de 350 000 ont fui au Sud de la Vallée, à Jammu. Depuis, une majorité vit toujours dans des camps de réfugiés, avec l'espoir de retourner au Cachemire.

Une pièce de 20m² aux murs bleus pâles, des posters de divinités hindoues aux couleurs pétantes, des étagères improvisées où sont empilées des valises, un placard en métal, une étagère où trône un poste de télévision et des photos de famille, un grand lit, et au sol, des nattes où s'éparpillent feutres et cahiers... : voici où vit Ramesh, réfugié avec sa famille depuis son adolescence. *"Nous sommes neuf : mes parents, ma femme et notre fils, mon frère et ses enfants"* dit-il en balayant du regard l'unique pièce de leur maison. Et pendant dix ans, il a vécu sous une tente dans des conditions bien plus misérables. *« Il n'y a que cinq ans que le gouvernement a construit ces habitations en briques, une par famille. Et encore, j'ai amputé l'espace pour construire une petite cuisine car il n'y avait qu'une gazinière collective pour cinq familles ! »* Né en 1975 à Srinagar, au Cachemire, il a fui lors de l'exode de 1990 (pendant lequel 25 000 hindous sont morts d'épuisement sur les routes). *"J'étais étudiant et nous avions une très belle maison de famille. En 1989, les musulmans l'ont réquisitionnée, nous menaçant de nous tuer si on ne quittait pas les lieux illico ! On a eu la nuit pour prendre*

avec nous le nécessaire et le lendemain, on était partis. La voiture était pleine à craquer. Nous pleurons. Ce voyage était celui de l'exil ». Ramesh avait quinze ans quand il est arrivé à Purkhoo, l'un des principaux camps qui entourent la ville de Jammu et où vivent 2000 familles.

« Nous vivons librement mais sommes prisonniers »

« Au total, ce sont plus de 50 000 personnes qui vivent dans 18 camps » précise Dr Charangoo, hindou, fondateur d'une association qui milite pour la reconnaissance des droits des pandits au Cachemire. *« Les plus chanceux vivent dans les villages ou en ville, dans des maisons louées ou achetées. Ceux là ont pu reconstruire leur vie. Mais ceux qui vivent dans les camps n'ont aucun avenir ! ».*

En atteste Suresh, 42 ans, réfugié depuis 1990. *« J'ai ouvert cette boutique de vêtements en 1998 ».* Comme quelques uns, il a monté un petit commerce dans l'une des rues avoisinantes du camp où se mélange la population locale et réfugiée. *« Je gagne 800 Roupies (16 €) par mois avec sept personnes à charge. L'aide mensuelle du gouvernement est de 2400 roupies par foyer. Comment voulez-vous louer une maison et tenter de refaire votre vie ? C'est impossible. ».* Il rêve d'un meilleur salaire, mais poursuit avec résignation : *« Plus de 90% des réfugiés sont sans emploi et c'est très difficile de trouver un travail décent car le gouvernement ne nous donne aucune facilité. En 1989, alors que 20 000 pandits occupaient des fonctions dans l'administration, on est moins de 4 000 aujourd'hui. On se débrouille donc de petits boulots de subsistance. Nous vivons librement mais nos conditions de vie de réfugiés font de nous des prisonniers ! ».* A cela, ajoutons le sentiment d'insécurité quotidienne. *« Nous avons toujours peur d'être la cible d'attaques islamistes. Les camps ne sont pas protégés et ils peuvent s'infiltrer facilement »* craint un père de famille. *« Nous voulons regagner nos terres du Cachemire mais le gouvernement indien ne s'est jamais soucié de la place des pandits dans le processus de paix. Nous*

sommes les oubliés de la guerre et croupissons dans des camps. Dans dix ans, quand la Vallée sera totalement islamisée, que restera-t-il des pandits ? » s'interroge Suresh, qui comme des milliers d'autres, n'entrevoit hélas pas la perspective d'un avenir meilleur...

« La Gita est notre ciment »

Pour cette population de réfugiés déracinés, pour ces pandits qui ont toujours été l'élite intellectuelle et spirituelle des hindous du Cachemire, Shami Kumar Jee est leur « sauveur ». Ce guide spirituel enseigne la Baghavad Gita - texte sacré et fondateur de l'hindouisme - depuis dix ans auprès des réfugiés. *« J'ai trois classes quotidiennes et vais chaque jour dans un camps différent pour qu'un maximum de personnes puisse venir »* dit-il, assis en tailleur, le livre de la Gita ouvert sur ses genoux. Dans cette pièce exigüe qu'est l'ashram, Kulsum est venue pour la prière et la classe matinales. *« Heureusement que nous l'avons »* s'exclame-t-elle. *« Il est le ciment de notre société. Grâce à lui, nous restons soudés avec nos racines »*. Qu'ils soient enfants ou vieillards, tous viennent au moins une fois par semaine suivre ses enseignements et recevoir sa bénédiction. Car la Gita est aussi un moyen d'affronter leur condition de vie. *« Ici, il y a beaucoup de stress et de tension »* souligne Shami. *« Or, le message de la Gita les soulage car il est basé sur la satisfaction de ce que l'on a et sur le karma, ce que sera notre vie future. Cela nous permet d'être plus solide moralement et de ne pas cultiver de haine contre les cachemiris qui nous ont chassés »*.

Tous les enfants vont à l'école !

L'éducation, comme la religion, est l'un des piliers de la culture et des pandits. Dans ces camps de réfugiés, il y a plusieurs écoles et il n'est pas un enfant qui n'enfile pas son cartable le matin ! *« L'éducation a toujours été au centre de la culture des pandits et c'est une chose sur laquelle personne ne fera jamais de concession »* revendique presque sèchement Nilesch, père de

trois garçons âgés de 7 à 13 ans. *« Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de travail pour l'instant que nous devons baisser les bras. L'éducation est notre seule chance de nous en sortir un jour. »*. Pour les enfants, aller à l'école est une réjouissance. *« C'est du temps passé à jouer avec les camarades, à s'occuper l'esprit, à apprendre, et à ne pas trop voir la vie difficile qui les attend plus tard »* explique un professeur. Quand Vinod, 9 ans, rentre chez lui après la classe, il avale un verre de lait et se précipite sur ses devoirs. *« Il adore ça ! »* témoigne sa mère. *« Il dessine pendant des heures, s'applique à faire ses devoirs, lit et relit ses leçons...Ce n'est qu'en fin de journée qu'il joue avec ses frères et soeurs. Mais je suis rassurée qu'il soit occupé toute la journée. Il est moins confronté aux difficultés de notre existence. Ici, l'école, c'est la plus belle chose qu'on puisse avoir ! »*, conclut-elle dans un long soupir...